

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XVI — No 3
NOVEMBRE 1937

SOMMAIRE

Maurice Maeterlinck , par le Comte Carton de Wiart.....	71
Le Prix quinquennal de 1883 et George Vautier (Lecture faite à la séance du 9 octobre 1937, par M. Gustave Vanzype)	79
Le Mémorial Jules Destrée :	
Discours de M. Carton de Wiart, directeur.....	85
Discours du Ministre de l'Instruction Publique.....	93
Chronique :	
Mort de M. Alphonse Bayot.....	95
Mort de M. Franz Ansel.....	95
Le Congrès des Ecrivains de Langue française.....	97
La Bibliographie.....	97
Ouvrages reçus	99

Maurice Maeterlinck

Au cours de la semaine consacrée par l'Institut National de Radio-diffusion, à Maurice Maeterlinck, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'écrivain, le Comte Carton de Wiart, directeur de l'Académie, a prononcé le discours suivant :

Comment l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises ne s'associerait-elle pas, de toute la ferveur de sa sympathie et de son admiration, à cet hommage rendu à Maurice Maeterlinck qu'elle s'honore de compter dans ses rangs, depuis le jour même où elle fut fondée ?

Tout homme, a-t-on dit, est l'addition de sa race et le produit de son sol, et c'est un jeu, auquel la critique se plaît volontiers, de rechercher, dans l'œuvre d'un grand artiste ou d'un grand écrivain, les reflets du milieu où a surgi et s'est épanoui son génie. Maeterlinck est né à Gand, d'une vieille famille flamande. Il a fait à Gand toutes ses humanités chez les Pères Jésuites, en ce collège Sainte-Barbe, dont Georges Rodenbach, van Lerberghe et Emile Verhaeren furent aussi les élèves. C'est à Gand qu'il a poursuivi ses études universitaires et il y fut, jusqu'à l'âge de 30 ans, inscrit au Barreau. L'âme, comme le décor, de cette vieille cité, — donjons, beffrois, églises et béguinages, eaux calmes et chargées de limon, — a quelque chose d'austère et de recueilli, de mystérieux et de farouche. Ne peut-on trouver en cette influence le secret de ce frisson nouveau et de cette philosophie du subconscient dont l'auteur de la *Princesse Maleine* et de *Sagesse et destinée* a enrichi nos Lettres contemporaines ? Il n'est pas jusqu'à cette grande plaine flamande qu'arrosent l'Escaut, la Lys et la Durme dont on ne reconnaisse l'atmosphère dans maintes de ses œuvres. C'est là sans

doute, sur cette terre plantureuse, que le jeune homme robuste et taciturne, qui passait ses jours de vacances à Oostacker, a senti naître en lui, avec la curiosité de la vie végétative et animale, le goût de ces sciences biologiques que sa maturité devait romancer sur un mode tout nouveau. Telle page descriptive de « *La Vie des Abeilles* » n'évoque-t-elle pas d'ailleurs en un tableau où se devine toute la tendresse d'un paysagiste de chez nous pour son sujet, cette Flandre Zélandaise d'une netteté et d'une quiétude apaisantes, cette Flandre « qui, plus que la Zélande même, miroir concave de la Hollande, a concentré le goût des couleurs vives et caresse des yeux, comme de jolis et graves jouets, ses pignons, ses tours et ses chariots enluminés, ses armoires et ses horloges qui reluisent au fond des corridors, ses petits arbres alignés le long des quais et des canaux dans l'attente, semble-t-il, d'une cérémonie bienfaisante et naïve, ses barques et ses coches d'eau, aux poupes ouvragées, ses portes et ses fenêtres pareilles à des fleurs, ses écluses irréprochables, ses ponts-levis minutieux et versicolores, ses maisonnettes vernissées comme des poteries harmonieuses et éclatantes d'où sortent des femmes en forme de sonnettes et parées d'or et d'argent pour aller traire les vaches en des prés entourés de barrières blanches ou étendre le linge sur le tapis découpé en ovales et en losanges méticuleusement vert des pelouses fleuries ».

A l'heure où Maurice Maeterlinck fut conquis par la vocation d'écrire, le naturalisme triomphait encore. Mais déjà, chez les tempéraments les plus délicats, la réaction s'enflait contre ces théories à ras de terre de l'école de Médan, que Barbey d'Aurevilly, dans sa superbe, dénonçait comme « une doctrine de marcassins et de glands tombés ». Le premier essai de Maeterlinck, qu'il publia en 1886, est un commentaire littéraire du « *Massacre des Innocents* » de Breughel, dans le genre de ces transpositions de nos vieux peintres, où excella un de ses amis, Eugène Demolder. Bientôt naîtront, en une floraison originale et touffue, ses poèmes et ses plaintes : « *Serres Chaudes* », les « *Douze*

Chansons » et tous ses petits drames qui se succéderont à partir de 1889 et qui un jour, brusquement, à la voix d'Octave Mirbeau, forceront la renommée et la gloire.

Le cadre et les personnages de ces œuvres mêlent à des impressions du pays natal, — des agneaux dans une prairie couverte de linges, une religieuse au chevet d'un incurable, un vaisseau apparaissant à pleines voiles sur le canal, — toute cette figuration de rêve et de légende que les préraphaélites anglais viennent de mettre à la mode et qu'Olivier-Georges Destrée contribue à ce moment à nous révéler : des lacs au cœur des forêts obscures, des fontaines qui pleurent en des jardins abandonnés, des cloches lointaines dont le glas scande la nuit lunaire, des princesses frêles et presque immatérielles captives au fond de palais ruinés et peuplés de mystère.

Les clefs des portes sont perdues...

Il faut attendre. Il faut attendre...

D'autres jours ouvriront les portes

La forêt garde les verrous...

La forêt brûle autour de nous...

C'est la clarté des feuilles mortes

Qui brûlent sur le seuil des portes.

« Le Français est sceptique, écrit Paul Morand. Il ne croit pas aux fantômes. S'il devine dans les ténèbres une forme imprécise, s'il entend des bruits inexplicables, si l'on est Anglais, on croira à un revenant. Si on est Français, à une souris ».

L'art de Maurice Maeterlinck, — et qui suffirait à justifier ses premiers succès, — fut d'insinuer chez le spectateur ou, mieux encore, le lecteur de ces drames tout en demi-teinte, des émotions et même des passions qui résultent moins de l'action ou du dialogue que des échos éveillés en nous par un mot en apparence insignifiant ou même puéril, par un épisode ou un détail fugitif, par une question, par une exclamation, voire par un silence. Des bruissements confus, des propos alternés, des balbutiements, des hésitations qui

sont bien dans la nature, mais à quoi le théâtre ne nous avait pas habitués, lui suffisent, comme dans *l'Intruse* ou *Intérieur*, pour susciter en nous la pitié ou l'amour, l'angoisse ou l'horreur.

Ce phénomène, Maeterlinck ne l'obtient pas, comme Jules Laforgue ou Mallarmé, par l'hermétisme du style. Son style est simple, mais d'une simplicité qui n'est parfois que le masque du raffinement et qui s'adapte directement à la pensée intime de ses personnages. Ecoutez cet exquis dialogue de « *Pelléas et Mélisande* » où se résume, en trois répliques, toute la manière de Maeterlinck :

- Je ne songe qu'à toi.
- Tu regardais ailleurs.
- Je te voyais ailleurs.

Cet art, — qui, par certains de ses aspects, s'apparente à celui de Shakespeare ou à celui d'Ibsen, — cet art qui fait monter le subconscient à la surface de l'esprit, cet art qui continuera à inspirer Maurice Maeterlinck, non seulement dans ses œuvres dramatiques de la grande maturité, mais aussi dans ses ouvrages à tendances philosophiques, cet art qui, pour être d'essence toute nordique, se concilie pourtant chez lui avec une forme française de plus en plus épurée, n'est-ce pas, dans toute sa production si abondante et variée, un constant rappel de l'âme flamande imprégnée de mysticisme ?

Assurément, entre le Maeterlinck des premiers drames et le Maeterlinck philosophe qui s'ouvre en quelque sorte à l'universalité et s'attache aux problèmes les plus profonds de la conscience et de la morale, la différence est grande, à tel point qu'ils sont nombreux, parmi les critiques qui ont étudié l'ensemble de ses œuvres, ceux qui n'ont pas aperçu ou qui ont même nié la continuité qui lie le métaphysicien du *Temple Enseveli* ou de *L'hôte Inconnu* au dramaturge de *l'Intruse*. De celui-ci à celui-là, le pont a été jeté par les versions et les commentaires qu'en 1891 et aux années suivantes, il nous donna de *Ruysbroeck l'admirable*

de Novalis et d'Emerson. Puis, à mesure que sa pensée mûrit, le mysticisme tourne chez lui à l'occultisme et côtoie même de près le spiritisme. Toujours, le chercheur demeure hanté par les fluides qui errent autour de notre être et de nos actes et qui constituent pour chacun de nous le « tragique quotidien ». Nostalgique du divin, Maeterlinck éprouve le tourment de l'infini et, comme sa raison répugne au néant, il s'ingénie à la recherche de la Destinée humaine sans pouvoir en découvrir le secret soit dans la science dont il admire le laborieux progrès mais dont il reconnaît les limites, soit dans la foi religieuse qu'il écarte de façon trop sommaire. « Nous sommes isolés, écrit-il, et ne savons rien du fond des choses ». Pour lui, l'espace et le temps ne sont sans doute que deux illusions nées de l'infirmité de notre intelligence. Qu'est-ce que le temps ? Est-ce une quatrième dimension de l'Espace ? Faut-il accepter la conception de Bergson ? Celle d'Einstein sur le relativisme ? Ou encore celle de J. W. Dunne pour qui le temps n'est qu'une succession de plans superposés s'étageant jusqu'à l'éternité et dont chacun reflète, comme un miroir, quelque chose des plans précédents et quelque chose des plans qui suivront ? Toutes ces thèses et hypothèses attisent sa curiosité sans jamais la satisfaire. Mais si la science ne peut étancher sa soif de connaître, si chacune des lumières que la science allume, projette de nouvelles ombres, il lui sait gré de ses loyales démarches à la découverte du vrai et se console de ses déficiences en concluant, dans *Le Temple Enseveli*, que « le chemin parcouru est souvent plus beau que le point d'arrivée ». C'est ainsi que, dans sa philosophie comme dans ses drames, l'hésitation et le mystère ne cessent de lui tenir compagnie et que, pour suppléer aux certitudes qui lui échappent ou auxquelles il se dérobe, il laisse le champ libre à ce « subconscient » que les Grecs appelaient « notre âme irraisonnable ».

Sur une éthique aussi flottante, comment construire un système de morale ? Son optimisme, qui ne veut pas désespérer du salut de l'espèce répond : « L'homme est un être

essentiellement moral. C'est la morale qui a conditionné les croyances religieuses bien loin d'avoir, au contraire, été créée par elles ». Jean-Jacques Rousseau en disait tout autant. En revanche, eût-il signé cette déclaration pathétique et toute chrétienne que Maeterlinck met dans la bouche d'Aglavaine : « Je n'aime que la souffrance que je puis prendre aux autres » ?

La persévérance et la bonne foi que le penseur apporte dans ses recherches expliquent sans doute ses tâtonnements que l'on retrouve aussi dans ses considérations sur la sociologie et la politique. Rien de curieux et d'attachant comme ses études justement vantées sur ces espèces qu'il appelle les « insectes sociaux » : les abeilles, les termites, les fourmis et où ses observations biologiques rigoureuses et savantes le conduisent sans effort aux plus hautes spéculations de l'esprit.

S'agit-il des hommes et des règles qu'appelle pour eux la vie en société ? Dans *Le Double Jardin*, il fait l'éloge du suffrage universel. « Il nous cache peut-être, dit-il, d'autres systèmes plus perfectionnés, mais tel qu'il existe, il sera salubre à tous les peuples ». Ceci était écrit en 1904. Il semble qu'à l'expérience l'état démocratique n'ait pas continué d'exercer sur lui la même séduction. Un certain goût inné de l'ordre et de la discipline l'a même amené, en ces dernières années, à prôner les thèses de l'*Action Française* et un de ses livres tout récents constitue l'apologie la plus brillante du gouvernement d'autorité établi au Portugal par Salazar. Sans doute estime-t-il, avec Georges Duhamel, que « lorsque saisie de frénésie, la société humaine semble ne connaître plus d'autre tradition que celle du désordre, toute énergie saine doit se consacrer au salut de l'équilibre ».

Sans vouloir s'attarder à rechercher quels sont, dans un secteur si propice aux malentendus, les sentiments d'un écrivain d'ailleurs détaché de l'action publique, il sied cependant de rappeler, à cette étape de sa vie que nous fêtons, le noble et franc patriotisme dont il donna la preuve

lorsque la Belgique fut si injustement et odieusement assaillie en août 1914. Tout aussitôt, dans la révolte de sa conscience et sa volonté d'être utile, il demanda au gouvernement du Roi, — et je puis en apporter personnellement le témoignage, — d'être incorporé dans notre armée comme combattant et ce ne fut qu'à contre-cœur qu'il accepta la réponse qui lui fut opposée par ceux qui jugèrent qu'il pouvait, mieux encore qu'en portant un fusil, défendre efficacement notre cause nationale par le prestige de sa parole et de ses écrits. Avec un zèle qui ne se démentit point au cours de toute cette longue tragédie, tandis qu'un Romain Rolland se vantait de planer au-dessus de la mêlée, Maeterlinck ne cessa d'encourager et d'exalter notre endurance et la campagne de conférences qu'il mena avec Jules Destrée eût certes sa part d'influence sur l'entrée de l'Italie dans le camp des Alliés. Il faut relire les *Débris de la Guerre*, *L'Hôte Inconnu*, *Les Sentiers de la Montagne* et aussi ce drame émouvant où il évoque l'occupation détestée : *Le Bourgmestre de Stillemonde*, pour juger de l'amour que ce grand écrivain, devenu un citoyen de l'humanité, garde à son pays natal et de quelle ardeur il vibrait à l'unisson de son héroïque résistance.

Et ce souvenir ne s'ajoute-t-il pas à nos raisons de revendiquer avec fierté une figure littéraire dont le rayonnement marquera, comme celle d'un Goethe auquel il nous fait parfois penser, la vie intellectuelle de deux siècles d'humanité ?

Merveilleuse est l'originalité de son génie. Merveilleuse sa fécondité. Merveilleuse aussi sa variété. Des *Serres Chaudes* au *Trésor des Humbles*, de la *Vie des Abeilles* à la *Grande Féerie*, de l'*Intruse* et de *Monna Vanna* à l'*Oiseau Bleu*, quelle succession de chefs-d'œuvre ! Tous attestent à l'envi l'effort d'une personnalité généreuse et libre vers plus de Beauté, vers plus de Vérité, — effort qui ne connaît ni le repos ni la satisfaction, effort qu'il est assurément permis de discuter dans telle tendance philosophique ou telle formule littéraire, mais dont il faut reconnaître et saluer la sérénité et la noblesse foncière. De même, si l'on veut juger l'instrument que

l'écrivain emploie au service de cet effort, il faut proclamer la maîtrise d'un style que l'expérience n'a fait qu'apurer et assouplir, un style fait à la fois de chair et d'os, de muscles et de nerfs, viril par la logique et la clarté, féminin par la sensibilité et l'harmonie et qui achève de ranger dès aujourd'hui Maurice Maeterlinck parmi les grands classiques qui demeurent.

Le Prix quinquennal de 1883 et George Vautier

(Lecture faite à la séance du 9 octobre 1937
par M. Gustave VANZYPE).

Dans l'histoire de notre littérature, l'épisode du Prix quinquennal de 1883 est un événement important, dont les conséquences furent profondes et durables. On peut avancer que les discours du banquet Lemonnier, les protestations enflammées qui dénonçaient l'incompétence du jury, la partialité de certains de ses membres et l'hostilité du pouvoir, du monde officiel envers la littérature, donnèrent pour longtemps le ton aux écrivains qui débutaient à cette heure-là, les convainquirent qu'ils vivaient dans une Béotie et qu'il serait vain de tenter de se faire comprendre, de se faire lire par d'autres que leurs confrères et par quelques artistes. Ces écrivains obéirent fièrement, mais avec excès, à la volonté de ne s'adresser qu'à ce public très restreint. Ils se voulurent isolés.

On sait ce que fut cet épisode de 1883, comment le Prix quinquennal ne fut pas décerné alors que les collaborateurs de la *Jeune Belgique* et de l'*Art Moderne* s'attendaient à le voir attribuer à leur aîné, à celui que tous saluaient comme leur maître, comme leur précurseur, à Camille Lemonnier. Jules Destrée, en un discours prononcé à la tribune de l'Académie, a rappelé naguère comment cette décision

fut accueillie, comment elle fut flétrie au banquet où parlèrent Rodenbach, Picard et Verhaeren, où Lemonnier fut proclamé « maréchal des lettres belges ».

On sait. Mais l'histoire a été, en un point, altérée. Altération involontaire. Erreur, d'ailleurs très explicable et que les circonstances ne permirent pas de rectifier.

Je voudrais aujourd'hui redresser cette erreur. Pour servir la vérité, et aussi la mémoire d'un homme que j'ai bien connu, à qui j'avais voué respect et affection.

La maladroite attitude du jury de 1883, on ne l'attribua pas à l'incompétence seulement : on accusa certains membres de ce jury d'avoir obéi à des considérations inavouables, même à des combinaisons intéressées.

Dans l'article vengeur qu'elle publiait en avril 1883, la *Jeune Belgique* révélait que sur les sept membres de l'aréopage, trois : Charles Potvin, Gustave Frederix et Herman Pergameni avaient voté pour l'auteur de *Un Mâle* et *Le Mort*, que deux s'étaient abstenus, et que deux avaient opposé à Lemonnier un autre écrivain. L'un de ces deux était Edouard Fétis, le vieux critique musical de l'*Indépendance Belge*, le conservateur en chef de la Bibliothèque Royale.

Et l'article ajoutait :

« Or, savez-vous pour qui ces deux compères ont voté — comme un seul homme ? — pour M. Vautier, l'auteur parfaitement obscur de quelques espèces de romans-feuillets sans aucun mérite littéraire, à l'usage des conducteurs d'omnibus vides — comme eux !

» C'est étrange, c'est fou, c'est inexplicable, car l'auteur est inconnu, ses romans n'existent pas et sa situation littéraire est toujours à l'état de fœtus. Et cependant, c'est très simple, comme un tour de prestidigitateur.

» L'urne est à double fond : dans un compartiment M. Vautier, le romancier énigmatique qu'on propose pour le Prix quinquennal ; dans l'autre M. Vautier père, directeur de *La Gazette* et M. Fétis fils, attaché au même journal.

» Et voilà ! et le bruit court partout de cette véritable

« escroquerie morale », comme au temps de la Révolution le bruit de la grande trahison du comte de Mirabeau. »

Le bruit courait, en effet. Et, certainement, ceux qui le répandaient étaient de bonne foi : les apparences devaient les égarer. En effet, si la *Jeune Belgique* se trompait en parlant de M. Vautier père et de M. Vautier fils, le romancier et le directeur de *La Gazette* étant une seule et même personne, il était vrai que le fils d'Edouard Fétis était le collaborateur régulier du journal dirigé par Achille Renson et George Vautier. Et la suspicion qu'on attachait au vote d'Edouard Fétis paraissait justifiée.

Pourtant, elle ne l'était pas. Je puis l'affirmer.

J'ai bien connu, pour avoir, durant près de vingt années, travaillé quotidiennement avec eux, George Vautier et Charles Fétis; et si j'ai connu de moins près le père de ce dernier, j'ai été très renseigné sur son caractère, sur ses défauts qui le disposaient peu à servir un ami, ou même son fils.

George Vautier ne m'a jamais parlé des incidents de 1883, et je me suis gardé, de mon côté, d'aborder ce sujet. Mais il m'a parlé, à diverses reprises, d'Edouard Fétis. Et ce fut toujours sans aménité, avec même un peu d'irritation, et pour me dire notamment la complète indifférence du vieillard envers son fils. Charles Fétis de son côté, sans manquer pourtant au respect filial, racontait parfois avec mesure, en souriant, une anecdote qui témoignait de cette indifférence.

Et comme, certain jour, je lui disais combien j'étais frappé par l'accent de désenchantement de George Vautier, et combien j'étais étonné de constater que celui-ci, après avoir écrit plusieurs livres, collaboré à la *Revue des Deux Mondes* et à la *Vie Parisienne*, semblait avoir renoncé à écrire autre chose que des articles anonymes pour son journal, il me dit : « C'est depuis l'histoire du Prix quinquennal. » Et il m'expliqua que Vautier et lui-même avaient été très surpris en 1883 ; que le vote d'Edouard Fétis avait été pour eux chose tout à fait inattendue, que rien n'avait pré-

paré, que rien n'eût pu faire prévoir, le vieil homme n'ayant pour l'ami de son fils aucune sympathie. Que d'être indirectement accusé d'avoir pris part à une intrigue, d'avoir voulu exploiter une amitié et des attaches professionnelles avait d'autant plus bouleversé Vautier qu'il lui était impossible de se défendre sans paraître blâmer celui qui lui avait donné sa voix. Qu'il avait été profondément meurtri par la façon méprisante dont l'avaient traité ses jeunes confrères, et navré d'être par eux considéré comme un adversaire. Et que depuis lors, il s'était enfermé dans la retraite, dans le silence.

Je le répète : jamais George Vautier, malgré le caractère confiant, affectueux que prirent les relations entre l'aîné bienveillant qu'il était et le jeune écrivain que j'étais alors, ne me parla de tout cela. Mais ce que je pus découvrir de son état d'esprit et de ses sentiments confirma ce que m'avait raconté Charles Fétis.

Je pus constater d'abord que celui qui avait fait figure de compétiteur de Lemonnier, jugeait celui-ci avec une parfaite équité. Un jour je l'entendis faire à Edmond Cattier cette recommandation : « Il faudra parler du dernier livre de Lemonnier. Je l'ai lu. Il m'a beaucoup plu. »

Et puis, tout ce que de lui me révélèrent nos longs rapports quotidiens dans l'accomplissement d'une tâche qui chaque jour met à l'épreuve la conscience et la loyauté, m'éclairèrent de telle manière qu'il m'eût été impossible de lui attribuer une action sournoise, une attitude sans élégance. Je n'ai pas rencontré, au cours de ma carrière, homme plus scrupuleux, plus farouchement soucieux de correction ; je n'ai pas connu non plus homme plus modeste, aussi dépourvu de confiance en soi ; il en manquait au point de ne pouvoir croire qu'il pût inspirer de l'amitié. Enfin, il poussait jusqu'à l'absurde le désintéressement.

Quant à l'écrivain, il avait été traité par les jeunes polémistes de 1883 avec vraiment trop de désinvolture. Je ne songe pas à l'opposer à Camille Lemonnier comme le fit inconsidérément Edouard Fétis. Mais je veux le défendre contre

le dédain injustifié dont on l'accabla — sans le connaître, évidemment — dans l'excitation d'un combat. Il avait du talent, un talent d'une qualité chez nous assez rare, fait d'ironie légère. Et c'était une intelligence très nourrie de savoir. Il avait été, à l'Université de Bruxelles, un des élèves préférés d'Altmeyer. Il s'était solidement préparé aux tâches de l'historien. Mais ces tâches ne sont lucratives que par le professorat pour lequel il ne se sentait pas attiré, pour lequel il manquait d'assurance. Et il devait gagner sa vie. Au lieu d'écrire des livres d'histoire, il écrivit donc dans les journaux, à l'*Echo du Parlement*, à la *Chronique*, avant de fonder son journal. Et il composa des romans : un premier inspiré par l'histoire, d'autres relevant de la critique des mœurs, de l'esprit public. Ces romans valent par l'ingéniosité des idées et par la forme subtilement nuancée. Et, si peu prétentieux que soit leur ton, on ne peut s'y tromper : ils sont l'œuvre d'un homme de culture affinée.

Ces livres, il semblait, durant les vingt dernières années de sa vie, les avoir oubliés. Il avait renoncé à toute ambition littéraire. Il publia sans nom d'auteur son dernier ouvrage, dédié à un jeune neveu qu'il aimait paternellement. Pourtant la passion d'écrire ne l'avait point quitté. Il donnait à son journal des articles, mais que jamais il ne signait. Et ces articles étaient des modèles de clarté, d'élégance, de grâce et de fermeté de la pensée. Je garde le souvenir ému de ce labeur dont je fus le témoin. Un homme qui n'attendait, qui ne cherchait plus aucune satisfaction d'amour-propre, apportait à son travail obscur le même respect de la tâche, le même souci de perfection qui tourmentent l'artiste dont l'œuvre va porter son nom.

Un tel homme mérite que dans l'histoire littéraire ne subsiste pas à son sujet une équivoque fâcheuse. C'est pourquoi je voudrais dissiper celle que créèrent les polémiques au sujet du Prix quinquennal de 1883. Récemment, un étudiant qui prépare un travail consacré au mouvement littéraire de ce temps-là m'a consulté. En m'exposant les résultats de ses investigations, il m'a parlé d'Edouard Fétis et de

George Vautier. Cela m'a décidé à rédiger ces notes, à remettre les choses au point, en disant quel homme de talent et quel galant homme incapable de s'abaisser à une brigue était George Vautier, et en rapportant ce que m'a dit Charles Fétis de qui je n'ai jamais trouvé la loyauté en défaut.

Il reste à expliquer l'attitude d'Edouard Fétis.

C'est très facile.

Ce n'est point pour servir le directeur du journal auquel était attaché son fils que Fétis donna sa voix à George Vautier. Ce fut simplement parce qu'il était violemment hostile au naturalisme dont Lemonnier et certains d'entre ses jeunes amis se réclamaient. C'était contre Lemonnier et contre la *Jeune Belgique*, contre le naturalisme littéraire qu'il votait.

Il était d'accord avec Léon de Monge.

L'article de la *Jeune Belgique* que j'ai cité déjà et dont l'auteur, à l'heure où il l'écrivait, croyait que de Monge s'était abstenu, expliquait ainsi l'abstention : « M. de Monge faisait partie aussi du jury : un esprit fin, mais gâté par ses préjugés catholiques, il ne sait pas apprécier une œuvre littéraire, indépendamment du point de vue religieux. »

M. de Monge avait voté pour Vautier. Il tint à le faire savoir à la *Jeune Belgique* par une lettre que celle-ci publia. Il suffit de se rappeler ce qu'étaient alors les luttes politiques, l'âpreté de l'antagonisme entre catholiques et libéraux, pour être convaincu que le professeur de l'Université de Louvain ne vouait point au journaliste anticlérical une particulière sympathie. Lui aussi s'était prononcé contre le naturalisme. Comme Fétis.

Je crois en avoir assez dit. J'espère avoir réussi à dissiper une équivoque qui a altéré le sens d'un épisode mémorable de l'histoire de notre littérature et trompé sur les qualités de caractère d'un écrivain de talent, d'un homme dont la mémoire mérite le respect.

Le Mémorial Jules Destrée

La cérémonie d'inauguration du monument dédié, dans le jardin du Palais de l'Académie, à Jules Destrée, a eu lieu le 23 octobre, en présence de M. Julius Hoste, Ministre de l'Instruction publique.

Discours de M. Carton de Wiart, Directeur

Monsieur le Ministre,

Excellences, Mesdames, Messieurs, mes chers Confrères,

Ce monument que nous avons voulu ériger en l'honneur de Jules Destrée, c'est l'offrande filiale de notre Académie à celui qui lui donna la vie.

Soyez loué, Monsieur le Ministre, d'avoir accepté de présider cette inauguration et veuillez croire à l'expression de notre vive gratitude pour le concours que le Gouvernement a apporté à un hommage qui était dans notre rôle comme il était dans nos vœux.

Lorsque Jules Destrée soumit au roi Albert l'arrêté qui porte la date du 19 août 1920 et qui est devenu la charte de notre institution, il connut une des grandes joies de son existence.

Certes, il ne s'exagérait pas l'importance des académies. Un humoriste a prétendu que, dans tout Etat civilisé, il faut des académies et des parlements afin de permettre à ceux qui n'en font point partie d'avoir toujours à leur portée une cible offerte complaisamment à leurs récriminations et à leurs brocards. Jules Destrée n'ignorait pas le risque que courent de telles compagnies de devenir des conservatoires de la tradition plutôt que des laboratoires de la nouveauté.

Mais il pensait que l'Etat se doit d'honorer l'élite des écrivains comme celle des savants et des artistes. Et puis, l'acte royal, auquel il donnait son contrescand, était la consécration officielle de l'admirable efflorescence que nos lettres avaient connue depuis 1880. Il affirmait le succès d'une noble campagne où la personnalité littéraire de notre pays s'était révélée forte et saine, emplie de sève, gonflée de promesses. Par ce prestige nouveau assuré à nos lettres de langue française, quelque chose s'ajoutait à notre rayonnement dans le monde et faisait pénétrer dans l'esprit d'une nation trop encline aux réalités matérielles ce goût de l'intelligence qui doit contribuer à développer en elle le sens de la continuité et de la grandeur.

Aux côtés de ceux ou de celles qui, chez nous, emploient la langue française avec quelque autorité et l'enrichissent parfois inconsciemment : poètes, romanciers, dramaturges, essayistes, critiques, Jules Destrée voulut que l'Académie nouvelle comptât dans ses rangs les philologues qui en étudient l'incessante transformation.

Le régionaliste fervent qu'il était souhaila aussi que notre compagnie fût attentive à nos dialectes wallons si savoureux et si riches de vie. Enfin, il imagina qu'elle pût appeler à elle un nombre limité d'écrivains ou de philologues de nationalité étrangère, choisis dans tous les pays où le français est parlé, honoré, cultivé.

A ce projet original ainsi conçu par son ministre des Sciences et des Arts, et qui devait nous doter d'une Académie Royale de langue et de littérature françaises, sœur de l'Académie flamande créée en 1886, le roi Albert avait fait l'accueil le plus empressé.

N'était-il pas lui-même un fervent de lecture, « un grand lecteur devant l'Eternel », comme il se plaisait à dire ?

Et comment ne rappellerions-nous pas ici cette admiration qu'il professait pour la langue française et dont il donna une dernière preuve lorsque, quelques semaines avant sa mort, présidant le dîner annuel de la *Revue des Deux-Mondes*, il vanta avec tant de justesse « ce verbe jailli d'une inépuisable

inspiration, qui a eu toutes les audaces en réalisant chaque fois tous les équilibres ». Et dans ce même discours, il proclamait, — méditons ses paroles, — « le caractère d'universalité et de perfection de la langue française qui lui garde un rôle primordial dans l'évolution intellectuelle ainsi que dans l'affinement de la sensibilité humaine. »

L'arrêté royal chargeait les premiers membres de l'Académie, qui étaient, pour la section littéraire, les lauréats des prix quinquennaux et triennaux de littérature, de compléter en toute liberté le petit contingent du début. Un de leurs premiers choix, et nul n'était plus justifié, fut l'élection de Jules Destrée. Il était assidu à nos séances où l'entourait une atmosphère de déférence affectueuse. Il intervenait volontiers dans nos débats, tantôt avec cet air un peu las et revenu de bien des choses et ce faux scepticisme qui dissimulait mal le plus parfait bon sens et une tenace persévérance dans ses desseins, tantôt avec une verve étincelante qui abondait en trouvailles de gestes et de style. L'âge, qui bientôt commença à lui faire sentir ses rigueurs, avait accentué tout ce qu'il y avait en lui de bonté naturelle et même de douceur foncière.

Au sortir d'une de nos dernières séances auxquelles il assista, — c'était, il m'en souvient, par une maussade journée d'octobre, — je le reconduisis jusqu'à son accueillante demeure de la rue des Minimes, en contre-bas de ce Palais colossal où l'appelait presque chaque matin sa tâche professionnelle. Il évoqua de chers souvenirs communs et me parla avec tendresse de ce home où chaque meuble, chaque livre, chaque œuvre d'art était pour lui un ami, et comme un jalon d'une vie très remplie et qu'il sentait proche de son terme. Par la grande verrière de son studio, nos regards embrassaient la cité déclive et tout le fouillis des ruelles populeuses noyées déjà dans une ombre grise, d'où émergeait, puissant et solitaire, l'antique clocher de Notre-Dame de la Chapelle. Mais pour chasser la mélancolie qu'entretenaient en lui ces rumeurs confuses et le mystère de ces demi-ténèbres, voici que sa maison et son

cœur s'illuminent au même moment de la grâce survenue d'une femme « qui l'aime et le comprend. »

C'est là qu'il s'éteignit aux premiers jours de l'an dernier. C'est là que nous vîmes pour la dernière fois, sur un lit de mort qu'envahissaient les fleurs, son masque livide à qui le grand silence conférait une dignité césarienne. De cette maison bruxelloise, suivant son vœu, sa dépouille fut ramenée dans son Hainaut familial, cette « terre d'art et de travail » qu'il avait si souvent chantée et, dans la tourmente d'un jour d'hiver, les foules dont il avait cherché à exprimer l'âme lui firent son dernier triomphe. Et lorsque ce cortège, comme un fleuve noir et rouge, passa devant cette autre maison qui avait été aussi la sienne, cette maison de Marcinelle un peu en retrait de la route et toute tapissée de lierre « la chère maison, écrivait-il, où j'ai aimé, où j'ai pleuré, où sont morts les miens », je gage que des fantômes ont dû s'y réveiller. Le fantôme de son enfance. Celui de sa jeunesse. Celui de son âge viril. L'image d'un père au visage sévère. Celle de son frère Georges, à l'esprit si ouvert et si délicat, dont le froc bénédictin n'avait fait qu'exalter et discipliner le lyrisme.

C'est dans cette maison faubourienne du pays noir que s'était formé Jules Destrée au cours de ces années de 1880 à 1900 dont on a eu tort de médire, car elles furent en notre pays un merveilleux bouillonnement d'énergies, de réactions et d'aspirations et comme l'essor d'une renaissance salutaire dans le domaine littéraire, artistique et social. C'est là qu'il connut ses élans juvéniles, ses émois suivis de brusques découragements, ses rêves, ses nobles ambitions.

Plus d'une fois, dans cette ardente fin de siècle, j'y fus son hôte. On y était saisi dès l'entrée par une ambiance d'art dont je n'oublierai jamais la séduction. Tout y était d'un raffinement discret : la chère, le décor et les propos. Ceux-ci mettaient cependant aux prises des interlocuteurs dont l'esthétique n'était point toujours celle de l'auteur des *Lettres à Jeanne* et des *Chimères*. Mais l'impertinence un peu acidulée d'Albert Giraud ou la bonhomie un peu

rabélaisienne d'Eugène Demolder ou la véhémence volontiers farouche de Georges Eekhoud achevaient de se fondre en une sérénité fraternelle quand, parmi les images japonaises et les nobles reproductions du Quattrocento qui ornaient les murs et parmi les doux effluves d'un santal odorant, nous écoutions la maîtresse du logis nous chanter, en s'accompagnant elle-même, des airs de Wagner, de Grieg ou de Borodine ou lorsque le maître de céans choisissait, pour nous en donner la griserie, les plus émouvants poèmes de Baudelaire, de Verlaine ou de Verhaeren. Que l'aristocratie des goûts et des habitudes pût se marier de la sorte avec une conception révolutionnaire de la vie sociale, telle que Jules Destrée l'affirmait dès ce même moment dans ses discours et ses écrits politiques, j'ai souvenir que l'opinion bourgeoise de 1890 ne manquait point de s'en offusquer et même de s'en indigner. Mais dût-il être comparé à Alcibiade, Jules Destrée achevait de justifier cette apparente antinomie en se faisant, dans les universités populaires, alors dans leur genèse, le fervent apôtre d'une heureuse croisade contre la vulgarité de la pensée qui est bien, elle aussi, un des pires aspects de l'inégalité entre les hommes.

Dans ses *Paradoxes professionnels*, ne revendiquait-il pas dès lors pour le Barreau l'honneur d'être une aristocratie, « non pas une aristocratie à prétentions, parades et vantardise, mais avec plus de droits, avec plus de dévouement : aristocratie dont sont d'ailleurs tous les dévoués, tous les protagonistes d'une idée, tous ceux qui auréolent d'une parcelle d'absolu la misère de l'activité humaine : le soldat qui tombe pour la patrie, le médecin qui soigne les pauvres, le prêtre qui défend sa foi, l'artiste qui s'efforce vers la beauté ».

Ecrivain, conteur, essayiste, avocat, conférencier, journaliste, diplomate, parlementaire, tribun, tout entraîné qu'il soit par le torrent d'une vie multiple, ardente et généreuse, il demeure toujours cet artiste qui s'efforce vers la beauté, vers toutes les formes de la beauté. Je crois que celle où il excella surtout fut l'éloquence, soit à la barre, soit à la

tribune des assemblées, soit face à face avec les foules. Son style oratoire a ceci de merveilleux, c'est qu'il semble être le jeu même de la nature. Dans un des chapitres du *Mystère quotidien*, il a prétendu nous en livrer lui-même le secret : « L'éloquence, comme je la comprends, écrit-il, n'a pour but ni d'exposer ni de persuader. Elle a pour fonction essentielle d'émouvoir. Aux degrés supérieurs de l'art, il n'importe plus de prouver, mais d'émouvoir... L'âme collective de son auditoire, c'est celle-là que doit atteindre l'orateur. S'il a la rare fortune de dire simplement, le plus simplement possible, la parole que dirait cette âme collective, si elle pouvait parler, c'est alors le grand frisson comme s'il tirait brusquement la lumière de la nuit. Au départ, ainsi qu'un avion roule sur le sol avant de prendre de la hauteur, l'orateur touche terre, mais il en part comme d'un tremplin pour s'en aller vers des régions supérieures, entraînant avec lui l'âme collective qui lui est reconnaissante de se sentir épurée et ennoblie... Celui qui improvise vit une vie plus large, plus épanouie. Il se sent des richesses qu'il ignorait. Il voit accourir du fond de sa pensée des images qui se précipitent comme des coursiers fougueux et qu'il ne peut retenir. »

Lorsqu'il affirme ainsi, avec tant d'insistance, que tout l'art de l'orateur est d'ébranler le sentiment et non pas de convaincre la raison, ne le croyez qu'à demi. Il s'ignore lui-même. Car il suffisait, pour le contredire, de l'entendre à la barre d'une Cour de justice, ou à la tribune de notre Parlement. Au barreau comme à la Chambre, il étonnait, — oserai-je dire qu'il détonnait, — par le ton direct du discours, par le choix juste du mot, par la souplesse d'une dialectique qui glissait sans effort de l'ironie à l'émotion et ne tournait jamais à l'emphase. Sa manière s'adaptait exactement à l'objet du débat, claire et précise dans l'exposé d'un problème juridique, nuancée et ingénieuse dans la controverse politique, pénétrante, ailée et entraînante lorsqu'un grand intérêt d'ordre intellectuel ou social était en cause, — mais toujours, et quoi qu'il en eût, persuasive.

C'est parce qu'il demeurait maître de soi que cet orateur qui savait exalter et posséder les foules, ne se laissait pas enivrer comme tant d'autres tribuns par la popularité, « cette grande impudique », et qu'il ne perdait jamais sa finesse, au point de succomber à la vulgarité, à l'outrance, au sectarisme, à l'injustice partisane. Tout comme l'orateur, l'écrivain reste libre dans son jugement. Il ne sacrifie pas à l'hermétisme non plus qu'à certaines extravagances qui étaient aussi de mode lors de ses débuts littéraires, et auxquelles n'ont point toujours échappé ses grands aînés qu'il admirait et qu'il aimait : Camille Lemonnier et Edmond Picard.

Il a ce charme de la simplicité qui est une preuve de goût et qui caractérise tout ce qui est grand. Ses œuvres critiques où s'atteste notamment sa prédilection pour les vieux maîtres siennois, celles où il a voulu mettre en lumière les artistes de Sa Wallonie : un Roger de la Pasture, un Lucidel, un Jacques Dubreucq, sont d'une langue sobre et sûre. Dans sa philosophie un peu désenchantée, je retrouve cette grâce nonchalante qui caractérisait Maurice Barrès et une tolérance très grande pour les personnes. Il a aussi en commun avec le maître du « Jardin de Bérénice » un grand appétit d'apprendre, une parfaite loyauté de cœur et d'esprit et son attachement à sa province. Son chef-d'œuvre comme écriture est peut-être ce journal de l'hiver 1917-1918 qu'il rapporta de Russie. C'est un émouvant document de psychologie et d'histoire qui plonge très profondément dans la mentalité d'un peuple encore demi-barbare et qui nous fait comprendre bien des choses lorsqu'il nous décrit comme des personnages symboliques « ces fondeurs de neige acharnés à détruire la beauté de la ville, à dégager la fange des voiles dont la nature clémente l'avait enveloppée. »

Mais je m'attarde, et j'aurais à dire encore le rôle qu'il remplit pendant près de deux ans à ce ministère des Sciences et des Arts qui semblait fait pour lui et dont il regrettait qu'on eût abandonné le beau titre. Pour avoir été trop court, — et ce ne fut certes point de ma faute, — ce

passage à la direction de cet important département lui permit de révéler à tous l'homme de réalisation qu'il était, ardent à stimuler et à provoquer au besoin les initiatives, n'hésitant pas à entreprendre lui-même. Il fut alors pour nos écrivains, pour nos peintres, nos sculpteurs, nos musiciens, pour tous nos artistes, — n'était-il pas leur frère d'armes ?, — un précieux conseiller et souvent un discret protecteur, cependant que, dans le domaine de l'enseignement, il marquait son souci constant de la paix scolaire et sonnait le ralliement de toutes les bonnes volontés pour enrichir le patrimoine de nos valeurs spirituelles.

Monsieur le Ministre,
Excellences, Mesdames, Messieurs,

Ce monument a voulu surtout glorifier un acte de sa carrière gouvernementale, celui qui intéresse directement notre compagnie. Pouvions-nous mieux choisir, pour perpétuer au milieu de nous son effigie, que le bronze déjà fameux où Armand Bonnetain a si bien compris et traduit sa face tribunicienne ? Ce bronze, ne semble-t-il pas que Maurice Maeterlinck l'ait décrit et loué d'avance lorsque dans la préface du livre où Jules Destrée raconte sa campagne de 1915 en Italie, notre illustre confrère écrit ceci : « Le masque fauve, brutal, ravagé, tout creusé d'ombre et tout balaféré de lumière, d'une magnifique et puissante laideur, devenant le masque même et le visible symbole des passions furieuses et généreuses de la foule. En ce moment, il méritait vraiment le nom que j'entendais murmurer autour de moi et que les Italiens lui donnaient avec une sorte de crainte et de joie, désarmés devant cette force irrésistible. Il était l'orateur formidable. »

Ici, au cœur même de notre pays, dans ce calme jardin de l'intelligence, le maître Joseph Van Neck a dressé ce masque sur une pierre du Hainaut, à l'ombre d'un vieux marronnier qui est contemporain de notre indépendance

nationale et que chaque printemps voit reverdir avant les autres. Si l'architecte et le sculpteur avaient cédé à une tentation commune et qui nous vaut trop d'allégories banales, ils auraient pu représenter autour de cette figure de Jules Destrée, les quatre déesses auxquelles notre fondateur avait voué sa vie : la Bonté, la Justice, l'Eloquence et la Poésie.

Mais dans sa sobriété linéaire, cette stèle parlera mieux que de tels symboles et l'inscription de gratitude qui lui sert d'unique commentaire, rappellera à la Belgique de demain le rôle que doivent jouer, dans un pays maître de ses destinées et qui veut grandir, le culte et le rayonnement des lettres.

Pour nous-mêmes, mes chers Confrères, ce mémorial demeurera aussi une leçon. Il entretiendra dans nos âmes, — et ici je reprends les mots mêmes de ce roi Albert que Jules Destrée a si bien secondé et tant aimé, — il entretiendra dans nos âmes et dans nos œuvres : « cette discipline littéraire qui, au-dessus de nos déceptions et de nos misères, n'espère et ne croit qu'en l'immortelle Beauté ».

Monsieur le Ministre,

Au nom de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, j'ai l'honneur de vous faire remise de ce mémorial et de le confier à votre sauvegarde.

Discours du Ministre de l'Instruction publique

Excellence, Messieurs,

Au nom du Gouvernement, j'ai l'honneur d'accepter le monument que, dans une pensée pieuse et reconnaissante dont je la félicite, l'Académie de Langue et de Littérature Françaises a édifié à la mémoire de son éminent fondateur.

Vous avez évoqué, Monsieur le Directeur, la grande figure de Jules Destrée, académicien.

Je n'aurai point la prétention d'y ajouter, ni moins encore

celle de vouloir en ces quelques mots rappeler les multiples phases de sa vie qui fut si pleine et si diverse, mais qui garde néanmoins une unité fondamentale qu'elle doit, selon moi, à la fidélité que Jules Destrée a gardée jusqu'à son dernier jour aux idéals de sa jeunesse. Les agitations du forum, les vicissitudes politiques et même la secousse de la grande guerre n'étaient pas parvenues à rompre l'ordonnance magnifique d'une carrière qui s'est développée suivant une courbe harmonieuse, où l'on n'aperçoit nulle brisure et qui fut réellement « une pensée de la jeunesse réalisée dans l'âge mûr ».

Avocat, écrivain, journaliste, député, ambassadeur, ministre, Jules Destrée n'a pas cessé d'être sous ces aspects étonnamment divers, le même homme qu'inspiraient tout ensemble les généreux mouvements du cœur et les clartés d'un esprit large ouvert à tous les souffles spirituels.

Cette unité de la vie de Jules Destrée est due aussi au fait qu'il était avant tout et surtout un artiste. Et qu'il fût recueilli dans le silence de son Cabinet ou bien dressé, haultant et fraternel, dans le tumulte des luttes sociales, sa plume claire, sa parole entraînant exprimaient avec la même ardeur fervente tout ce que son cœur et son âme d'artiste sentaient.

C'est dans le souvenir de ce cœur et de cette âme que communieront tous ceux qui, chez nous, tendent vers plus d'élévation, vers plus de grandeur, plus d'humanité, et qui viendront s'incliner devant ce masque de bronze, âpre et tourmenté, de Jules Destrée, ami des arts, des lettres et des hommes.

CHRONIQUE

MORT DE M. ALPHONSE BAYOT

M. Alphonse Bayot, membre de l'Académie, est mort à Louvain, le 8 juillet.

A la séance du 10 juillet, le directeur M. Carton de Wiart, a dit les grandes qualités de caractère d'Alphonse Bayot et a rendu hommage au savant. MM. Maurice Wilmotte, Jules Feller et Jean Haust ont insisté sur le grand mérite des travaux de philologie, d'histoire de la langue française, que l'on doit au disparu.

Les funérailles d'Alphonse Bayot ont été célébrées dans l'intimité, à Louvain. M. Firmin van den Bosch y représentait l'Académie.

MORT DE M. FRANZ ANSEL

M. Franz Ansel, membre de l'Académie, est décédé à Bruxelles, le 28 octobre.

Au nom de l'Académie, M. Henri Davignon a prononcé devant le cercueil de notre confrère, les paroles suivantes :

Quand un poète disparaît, aucun hommage ne sied à sa mémoire s'il n'est inspiré de ce qui a fait l'âme de sa vie. L'Académie devant le cercueil de Franz Ansel sait à quel point les paroles sont vaines. Ses regrets cherchent à s'exprimer par une émotion silencieuse. Elle nous étreint tous à la pensée du charmant confrère, de l'artiste probe et délicat, de l'homme enveloppé de discrétion comme d'une force contenue.

Il était entré dans notre compagnie en décembre 1934, succédant à un vétéran de la *Jeune Belgique*, où lui-même avait donné son tout premier poème. Mais nous le connaissions tous depuis de nombreuses années. Ami de jeunesse de la plupart d'entre nous, ses vers récités par lui avaient hanté nos mémoires avant qu'il eût consenti à les écrire et accepté de les publier. En sorte que pour nous Franz Ansel incarnait la poésie bien avant que le public sût qu'il était poète. Chacun de nous

garde dans ses souvenirs l'image alerte d'un jeune troubadour, contemporain de son propre éveil.

Quand l'Académie songea à l'élire, il avait vieilli sans doute, un reflet d'argent ternissait le brillant d'une chevelure demeurée bouclée. Mais il était encore, il fut toujours le « page florentin » — ainsi l'avait baptisé l'un de nous. En apprenant brusquement sa mort nous avons éprouvé la douleur d'une flétrissure, celle d'un vieillissement injuste. Affirmons-le, au contraire : l'immortalité à laquelle il croyait, il la possédait déjà par sa vocation de poète. Notre Académie y avait simplement ajouté une consécration officielle.

Franz Ansel y avait été sensible. Elle faisait partie à ses yeux du respect attendri, de la douce vénération qu'il professait pour le service des Lettres. Il s'était voué à la chose littéraire dès sa prime jeunesse. Brillant élève d'humanités, avant de songer à des vers, il inclina à écrire au jour le jour une prose ailée, pleine de suc et de force. Généreusement il en dispensa le don à la presse quotidienne, — celle qui alors faisait une place de choix aux écrivains. Il fallut la fondation d'une Revue à laquelle son nom est attaché, *Durendal*, pour qu'il commençât de livrer parcimonieusement les poèmes accumulés en lui. On les voyait naître parfaits, parce que longuement portés. Il les transcrivait de sa belle écriture, achevée elle aussi. Avant de les reconnaître comme formant un ensemble, il hésitait longtemps. On pensait : nonchalance. C'était plutôt difficulté à les grouper sous une inspiration collective. Il donnait plus volontiers ses fantaisies dramatiques, auxquelles il semblait attacher plus d'importance et qui le divertissaient, jouées ou non, comme un spectacle qu'il se serait donné à lui-même.

Il lui fallut revisiter l'Italie source de ses premières amours, en compagnie d'une épouse adorée, sœur de son art et fille de son désir, pour qu'enfin il vît que ses Muses étaient latines, que sa flamme, sa lumière irradiaient du feu de la Rome éternelle.

Ainsi nous te voyons désormais, Franz, environné d'une gloire classique; ainsi ton souvenir s'adorné pour nous des noms prestigieux de Dante et de Goethe. Ton Italie prolonge une Allemagne rêveuse; ta vraie patrie, malgré ta fidélité à tes ancêtres hennuyers et ta prédilection pour nos Rois célébrés jusqu'en Amérique, est celle de Virgile.

La mort loin de t'en séparer, t'y situe enfin pour toujours. Toi que l'amour du verbe et le culte de la langue ont aiguillé vers la perfection,

tu peux jouir de la béatitude céleste comme des délices d'un Olympe chrétien. Tes Muses n'ont rien à perdre à emprunter le chant des Bienheureux et la lumière t'y révèle son véritable nom.

LE CONGRÈS DES ÉCRIVAINS DE LANGUE FRANÇAISE

Au Congrès organisé à Paris, en juillet, par l'Association des Écrivains étrangers de langue française, MM. Gustave Charlier, Henri Davignon, Dumont-Wilden, Albert Mockel, Firmin van den Bossche et Maurice Wilmotte, représentaient l'Académie.

M. Maurice Maeterlinck, empêché, avait écrit à M. Wilmotte pour exprimer ses regrets et dire combien l'intéressaient les travaux du Congrès.

LA BIBLIOGRAPHIE

L'Académie, prenant en considération une proposition de M. Georges Rency, concernant la publication d'une Bibliographie de la Littérature belge de langue française, avait chargé une commission, composée de MM. Alphonse Bayot, Gustave Charlier, Valère Gille et Georges Rency, d'élaborer un projet.

En sa séance du 12 juin, l'Académie a entendu le rapport rédigé au nom de cette commission par M. Valère Gilles.

Rapport de M. Valère Gille.

Messieurs,

La Commission de Bibliographie instituée par vous lors de notre dernière séance, s'est immédiatement réunie et, d'accord avec le bureau, a établi le projet suivant :

Une bibliographie des auteurs belges de 1880 à 1930 sera publiée dans le plus bref délai, par les soins de l'Académie.

Elle comprendra les ouvrages des écrivains en vie, à la date du 1^{er} janvier 1880 et sera poursuivie jusqu'au 31 décembre 1930.

Elle sera ainsi composée :

1) Une préface explicative.

2) Une notice biographique d'une douzaine de lignes sur chaque écrivain. Cette biographie sera faite dans un esprit strictement objectif et ne devra comporter nulle appréciation littéraire.

3) La liste de tous les ouvrages de l'écrivain désigné, rangés par ordre de date, éditions et rééditions.

4) La liste des préfaces, articles et en général tous écrits imprimés de cet écrivain, parus dans des ouvrages collectifs, revues, journaux, etc.

5) Sous le titre *Références*, les livres, études, articles, notices, etc., consacrés à l'auteur.

Cette Bibliographie sera publiée aux frais de l'Académie, dans son *Bulletin mensuel*, par feuilles de 16 pages annexées au fascicule et paginées séparément.

L'établissement de cette Bibliographie sera confiée à un bibliographe spécialiste qui travaillera sous la direction de la Commission de Bibliographie.

Ce rapport a été adopté. L'Académie a chargé la Commission de la réalisation du projet.

OUVRAGES REÇUS

Arsène SOREIL. — *Le Génie de l'Image*. Mélanges critiques. Belle Italie. Liège et Gembloux. Editions de la Terre Wallonne, 1937.

Louis DUMONT-WILDEN. — *L'Evolution de l'esprit européen*. Paris, Flammarion, 1937.

Premier Congrès International de la Mer. — Rapports. (Plusieurs rapports sur la Littérature et les Arts de la Mer). Bruxelles, Administr. de la Marine, 1937.

Gaston HEUX. — *La symphonie Appollon*. (*La Conscience du quotidien*, deuxième fascicule). Bruxelles, Imprimerie Vanderstichelen.

André GAYNER. — *Florilegium Gallicum*. Université de Lund, 1937.

Carlo BRONNE. — *La Porte d'Exil*. Bruxelles. La Renaissance du Livre, 1937.

Alfred LOMBARD. — *L'Infinitif de narration dans les Langues romanes*. Etude de syntaxe historique. Upsala, Humanistica Vetenskaps Samfundet. 1937.

MARIETTE HEUX. — *Ce que les jours m'ont dit*. Poèmes. Bruxelles, Editions Gauloises, 1937.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges

- MM. CHARLES BERNARD, 50, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.
EMILE BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 187, Bruxelles.
GUSTAVE CHARLIER, 183, avenue Milcamps, Bruxelles.
HENRI DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles.
LOUIS DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.
GEORGES DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
LOUIS DUMONT-WILDEN, 181, avenue Paul Doumer, Rueil (Seine-et-Oise).
JULES FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.
GEORGE GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
VALÈRE GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
EDMOND GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
JEAN HAUST, rue Fond Pirette, 75, Liège.
MAURICE MAETERLINCK, villa Orlamonde, Nice.
GEORGES MARLOW, 523, avenue Brugmann, Bruxelles.
ALBERT MOCKEL, avenue Paul Doumer, 179, Rueil (S.-et-O.).
GEORGES RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.
HENRI SIMON, à Lincé-Sprimont.
HUBERT STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
LUCIEN-PAUL THOMAS, La Roseraie-La Hulpe.
FERMIN VAN DEN BOSCH, rue Franz Merjay, 188, Bruxelles.
HORACE VAN OFFEL, 259, rue François Gay, Woluwe-St-Pierre.
GUSTAVE VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
GEORGES VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
MAURICE WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers

- MM. GABRIELE D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
FERDINAND BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
EDOUARD MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 4, Nieuwe Hilversumsche Weg, Bussum (Hollande).
BENJAMIN VALLOTTON, La Colline, Six Fours (Var) France.
EMMANUEL WALBERG, Université de Lund (Suède).
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (Paris).
EUGENIO DE CASTRO, Université de Colmbre.
- M^{me} COLETTE, Paris.

Membres décédés

- MM. IVAN GILKIN, 1924.
ERNEST VERLANT, 1925.
GEORGES EEKHOUD, 1927.
AUGUSTE DOUTREPONT, 1929.
ALBERT GIRAUD, 1929.
FERNAND SEVERIN, 1931.
CHRISTOFER NYROP, 1931.
MAX ELSKAMP, 1931.
- M^{me} ANNA DE NOAILLES, 1933.
- MM. ALBERT COUNSON, 1933.
EMILE VAN ARENBERGH, 1934.
HUBERT KRAINS, 1934.
ARNOLD GOFFIN, 1934.
BRAND WHITLOCK, 1934.
JULES DESTRÉE, 1935.
PAUL SPAAK, 1936.
LÉOPOLD COUROUBLE, 1937.
ALPHONSE BAYOT, 1937.
FRANZ ANSEL, 1937.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre », 12, Place du Petit Sablon, Bruxelles).

Bulletin, t. I-XVI.

Annuaire, 8 vol., 1928-1937.

Mémoires

Les Sources de « Bug Jargal », par Servais ETIENNE.

L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.

Charles De Coster, par Joseph HANSE.

L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.

Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.

Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeulx à Molière, par Marcel PAQUOT.

Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.

La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.

Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888, par François VERMEULEN.

Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine REICHERT.

Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outre-merse, par Louis MICHEL.

La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert GILSOUL.

Le Parler de La Gleize, par Louis REMACLE.

Introduction à l'Œuvre de Charles De Coster, par Léon-Louis SOSSET.

Textes anciens

Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.

La Trage-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

Rééditions

Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.

Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.

Charles DE SPRIMONT. — *La Rose et l'Épée*.